
Allocution de M. Grégory Doucet, Maire de Lyon
Commémoration de la Victoire et de la Paix
Hommage à tous les « Morts pour la France »
Vendredi 11 novembre 2024

(Seul le prononcé fait foi)

Salutations protocolaires

« Malgré les conseils de prudence que nous donnent les formidables déceptions du passé, j'ose dire, avec des millions d'hommes, que maintenant ... la grande paix humaine est possible ».

Ainsi s'exprimait Jean Jaurès, dix ans avant le début de la Grande Guerre – *et donc de sa mort* – dans un discours dédié à la jeunesse du Pays, au travers duquel il faisait l'éloge de notre République, désormais devenue, selon lui, non seulement œuvre commune mais régime incontesté.

Ce qui le remplissait d'un optimisme qu'il voulait partager.

« La grande paix universelle est possible. Des forces neuves y travaillent : la démocratie, la science méthodique, la solidarité entre travailleurs par-delà les frontières. La guerre devient plus difficile, parce qu'avec les gouvernements libres des démocraties modernes, elle devient à la fois le péril de tous par le service universel, le crime de tous par le suffrage universel. »

Hélas, le rêve et l'espoir de Jaurès ont été brisés net par le plus éprouvant des conflits. Le plus terrible que le monde ait connu jusque-là. Une guerre qui a embrasé tous les continents. Et qui dans notre pays, la France, n'a épargné personne – *aucune famille, aucun village*.

A tel point qu'il a fallu rédiger des lois à son issue, en 1919 pour créer une « pension » à destination de 600 000 épouses dite « **veuves de guerre** »... et même dès 1917, pour soutenir financièrement les orphelins de soldat, désormais considérés comme « **pupilles de la nation** » ; leur offrir la protection de la collectivité et leur permettre d'étudier sans les ressources d'un père.

Plus tôt encore, en 1915, alors qu'on se battait depuis un an seulement, apparut la mention « **Mort pour la France** ».

Nous sommes justement réunis aujourd'hui pour rendre hommage à tous les « Morts pour la France ». Civils ou Militaires. Ayant à l'esprit qu'entre 1914 et 1918, nos poilus, nos bleuets tombèrent par centaines de milliers. Mobilisés sur le front pour défendre la patrie, les combattants étaient, pour l'essentiel, des « civils sous uniforme ». Dont beaucoup ne voulaient pas partir – *encore moins rester* - et dont quelques-uns, beaucoup trop, ont été « fusillés pour l'exemple ». Ceux-ci ont leur place, eux aussi, dans nos cœurs.

Nous voilà donc à nouveau réunis, en ce 11 novembre, pour nous souvenir ensemble de l'immensité des sacrifices réclamées par la 1^{ère} guerre mondiale. Nous voilà rassemblés pour commémorer la victoire et la paix. La victoire contre des pays aujourd'hui amis.

La paix, comme soulagement et comme délivrance pour tous les peuples belligérants d'alors ... la paix, comme perspective de vie pour tous les belligérants depuis.

Et pour rendre hommage à tous les « Morts pour la France », comme je l'ai dit. A nos soldats tombés aux champs d'honneur, à nos combattants des conflits d'hier et d'aujourd'hui, à toutes celles, à tous ceux qui ont donné leur vie pour le pays. Ainsi, notre première pensée va aux femmes et aux hommes engagés dans nos armées qui ont perdu la vie, récemment ou bien il y a longtemps.

La moindre intervention, le moindre engagement est un risque mortel couru par nos soldats. Au cours de ce dernier demi-siècle, ils sont près de 650 à avoir péri en opérations extérieures. Lyon ne les oublie pas. Lyon adresse à leur famille et à leurs proches l'expression de sa pleine affection.

Et puisque nous songeons à celles et ceux qui nous protègent, je voudrais saluer – *parmi tous les présents à qui va également ma reconnaissance personnelle ... autant que la reconnaissance de la ville* – les étudiants des Escadrilles Air Jeunesse de la Base 942.

La base aérienne 942 de Lyon-Mont Verdun – *que j'ai eu le privilège de pouvoir visiter* – a reçu son numéro en 1964, il y a 60 ans exactement. C'est donc un anniversaire. Elle joue un rôle décisif dans notre protection. Et je prononce cela au moment même, où

notre Armée de l'Air se déploie actuellement en Croatie, dans le cadre de la mission MORANE. L'Armée de l'air célèbre également cette année son 90^e anniversaire.

Ce qui signifie qu'elle n'existait pas en tant que telle pendant la première guerre mondiale ... même si, pourtant l'aviation y a joué un rôle croissant.

Pour rendre hommage aux pionniers, une exposition est d'ailleurs visible en face de l'île du souvenir. J'en remercie instamment le Musée du patrimoine militaire de Lyon et sa région – *pour sa réalisation*. Elle nous rappelle que la première guerre mondiale a été la première guerre moderne, une guerre de machines : avec progressivement des blindés, des sous-marins, des mitrailleuses de plus en plus sophistiquées, des armes chimiques comme les gaz ... et des avions ! Des avions – *passant peu à peu du rôle apparemment innocent d'instruments de reconnaissance... au statut craint et terrible de bombardiers*.

Non sans croiser sur le chemin de l'innovation technique et militaire le rôle de « chasseur », soit pour escorter, soit pour s'affronter en duel singulier, dans les airs. Ce qui fascina les foules, remonta parfois le moral des troupes ; et donna dans le chaos des batailles meurtrières, souvent l'illusion éthérée d'une guerre propre.

En vérité, l'exercice bien que rare et prestigieux était presque aussi périlleux que la bataille à terre : un tiers des pilotes engagés dans des opérations aériennes a péri pendant ce conflit. Il faut s'en souvenir : les Canadiens avaient Billy Bishop, les Britanniques Edward Mannock, les Allemands Manfred Von Richthofen, notamment. Nous, nous avons Charles Nungesser, René Fonck, Georges Guynemer, Roland Garros, Edouard Lumière – *le frère cadet d'Auguste et Louis Lumière*.

Et l'intrépide Marie Marvingt, pilote émérite, qui avait combattu au sol, sur le front, parmi les poilus, déguisée en homme pendant 47 jours avant que d'être démasquée. On l'appelait « **la fiancée du danger** ». Egalement journaliste correspondante de guerre, combattante à ski sur le front italien dans les Dolomites, récipiendaire de la « médaille de la paix » pour avoir conçu des prototypes d'avion-ambulance puis formé des infirmières pilotes d'avions sanitaires ... sa plus grande ambition était que « **les ailes sauvent** ».

Lyon était à cette époque une capitale de l'arrière et une grande cité industrielle, comme chacun sait ... dévouée à soigner les blessés tout autant qu'à produire des munitions. Et ce qui est aujourd'hui la Métropole de Lyon était aussi un vaste terrain d'aviation. Villeurbanne avait, sur son site de la Poudrette, réuni pas moins de 100 000 personnes, en 1910, pour suivre les compétitions aériennes. On volait à Monplaisir, à Bron. Entre 1914 et 1918, y prit place le plus important centre d'aviation en France. Notamment à partir de l'école créée par le Lyonnais Albert Louis Kimmerling.

On y forma pendant la Grande Guerre près de 12 000 hommes au pilotage, à la mécanique et à l'assemblage d'avions. Il faut dire que les ingénieurs, pilotes, industriels lyonnais de Louis Maillard à l'aéronaute Pompeïen-Piraud en passant par Ferdinand Ferber jusqu'à Gabriel et Charles Voisin – dont l'usine accoucha de milliers d'aéronefs de combat – formèrent une longue chaîne d'intelligences pour développer cette technologie.

Et puisque Lyon était une grande cité industrielle et que les masses laborieuses qui faisaient tourner les usines étaient la seule force, à l'été 1914, encore susceptible de pouvoir s'interposer face au cataclysme universel qui s'annonçait. Un conflit qui allait provoquer l'entrée en guerre de 72 nations, la mort de dix millions de soldats et des blessures cruelles pour le double d'entre eux... c'est ici à Lyon, dans le quartier de Vaise, que Jaurès vint tenir son dernier discours, pour solliciter le sentiment de solidarité fraternelle – *du moins l'espérait-il* – des ouvriers français et allemands, qu'on préparait alors à un grand meurtre mutuel.

Après avoir décortiqué et éclairé longuement l'implacable mécanique des alliances entre grandes puissances, Jaurès dit : « **Citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore malgré tout qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront [...] une chance pour le maintien de la paix et le salut de la civilisation, c'est que le prolétariat rassemble toutes ses forces qui comptent un grand nombre de frères, Français, Anglais, Allemands, Italiens, Russes et que nous demandions à ces milliers d'hommes de s'unir pour que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar.** »

Mais en ce 25 juillet 1914, il était déjà trop tard. Moins d'une semaine plus tard, Jaurès était assassiné. Trois jours après, on l'enterrait... et la France, presque simultanément, entra en guerre.

Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? En plus que du triste sort des victimes innombrables de cette guerre programmée mais évitable, nous avons le devoir de nous en souvenir. Jaurès avait la passion de comprendre et de transmettre. Il n'était pas un « traître », comme des nationalistes belliqueux – *et son assassin* – alors.

C'était un pacifiste qui croyait à la raison, un patriote de la patrie républicaine des Droits Universels qui se désolait d'abord – *je cite* – que : « **Depuis vingt siècles et de période en période, toutes les fois qu'une étoile d'unité et de paix s'est levée sur les hommes, la terre déchirée et sombre a répondu par des clameurs de guerre** ». Or, il était convaincu que si la guerre avait pu avoir sa raison d'être par le passé, l'humanité

était désormais suffisamment organisée et assez maîtresse d'elle-même pour pouvoir résoudre ses différents par le dialogue, la négociation et le droit. Affirmant ainsi : « **La guerre détestable et grande tant qu'elle était nécessaire, est atroce et scélérate quand elle commence à paraître inutile** ».

Or, l'Europe à la veille de la guerre était brillante et littéralement le « centre du monde », peuplée de 400 millions d'habitants, soit le quart de la démographie mondiale, dotée d'une médecine qui ne cessait de progresser, avec une alimentation allant s'améliorant ; et globalement ... le meilleur niveau de vie de la planète. Elle jouait le rôle d'arbitre du commerce international et de la finance mondiale avec son système de crédit, concentrant à Londres, Paris, Berlin, Vienne et Saint Pétersbourg, la quasi-totalité des centres de décisions.

Bien que constituée du plus petit continent, l'Europe s'était imposée, au travers de ses empires, pratiquement partout : dans le Pacifique, en Afrique, en Asie et dans des parties substantielles de l'Amérique.

Seulement c'est bien de cet expansionnisme colonial de grandes puissances, sûres chacune de son bon droit, de sa supériorité absolue, et convaincue d'être investie d'une mission civilisatrice au détriment des autres ... que s'est façonnée une forme d'avidité insatiable. De concurrence pour l'accaparement des terres et des richesses, toujours plus productrice de tensions et toujours moins contrôlable.

Ainsi, pour ne rien dire de la situation bien connue des Balkans, on frôle la guerre en 1898 entre la France et la Grande-Bretagne pour le contrôle de l'axe Le Cap - Le Caire. Le protectorat français sur la Tunisie en 1881 crée des tensions avec l'Italie. La prise de contrôle de l'Egypte par Londres en 1882 refroidit les relations avec Paris. Le traité anglo-portugais sur les bouches du Congo, en 1884, attise les tensions avec Bismarck. La Russie poursuit, elle, sa descente vers les « mers chaudes ». Les rivalités prédatrices ne cessent de s'attiser. Chacun veut délimiter ses zones d'influence. Peu à peu des camps se constituent. La peur enfle. On s'arme pour un éventuel affrontement. Max Muller, philosophe allemand qui exerce alors à Oxford, résume la situation par ces mots : « **Nous vivons comme les bêtes de proie dans les temps préhistoriques. Qu'advient-il quand aucun Etat ne se sentira en sécurité s'il n'a pas plus de canons que son voisin ?** ».

On le sait désormais : la course vers la guerre, une gigantesque poudrière. Puis à la première étincelle, un déluge de fer et de feu. De chair et de sang. Prolongé par nos larmes, cent dix ans après l'horreur des batailles de Verdun, de la Marne ou du Chemin des Dames.

Jaurès n'a pas eu raison sur le moment, puisqu'il n'est pas parvenu à arrêter la fatale escalade ... mais l'Histoire a établi la justesse de sa vision. Face à ses contempteurs, le pacifisme tant décrié du début du XXe a été reconnu pour ce qu'il était : une tentative bien fondée d'épargner des vies humaines.

Son inspiration peut se lire dans l'action du président Wilson – *qui a son pont dans notre ville, à côté du pont Lafayette* - pour défendre l'idée d'une Société des Nations qui éviterait la guerre à jamais. Elle peut aussi se lire dans le marbre de nombreux monuments aux morts. Comme à Saint-Martin-d'Estéaux, dans la Loire, où une femme éplorée a été sculptée dans le bas-relief, jouxtant un panneau affirmant : « ***Si vis pacem, para pacem*** ». Si tu veux la paix, prépare la paix.

Plus près de nous à Dardilly, il est gravé sur le monument de 14-18 : « ***Contre la guerre, à ses victimes, à la fraternité des peuples, que l'avenir console la douleur*** » qui rappelle, comme le disait Jaurès à la jeunesse qu'« ***Il faut savoir rompre le cercle de fatalité où les revendications même justes provoquent des représailles sans fin [...]***

Et qu'il existe d'autres occasions que la guerre pour les hommes d'éprouver leur courage.

Car le courage, c'est par exemple aussi de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir et de la coordonner pourtant à la vie générale. Le courage, c'est encore de surveiller sa machine à filer ou à tisser pour qu'aucun fil ne casse et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel, où la machine sera la servante commune des travailleurs libérés ».

Avec Jaurès, ayons le courage et surtout la sagesse de tisser patiemment un monde d'amitié, d'émancipation et de coopération.

Vive la République, vive la France et vive la paix.

Je vous remercie.